

Duna, Dunav, Dunarea...

Noms multiples pour un même géant, ce fleuve que Christian Bacquet a côtoyé sur son tandem, une première année des sources jusqu'à Budapest, l'année suivante de la capitale hongroise au delta et à la mer Noire. C'est le récit de ce second périple que nous vous invitons à découvrir.



Le lauréat



À défaut d'être né cyclotouriste, **Christian Bacquet** a grandi à Auxi-le-Château dans une famille de cyclotouristes, bercé d'histoires de vélos, de tandems et de campeurs. À cinq ans à peine, ses parents, sa mère surtout, lui inculquèrent les commandements de Vélocio et les Chedeville, Cointepas, Merlin, Van Ostenrick, sont devenus les héros de son enfance. « Incapable de situer Hendaye sur une carte de France, je me l'imaginai seulement comme le but d'une incroyable chevauchée, et m'obligeais à y aller, un jour, en pédalant, sur les traces de Régina Gambier ».

Les frères Yves et Christian Bacquet, âgés de 12 et 11 ans, dénichent un tandem dans le grenier familial et, « sous le regard inquiet mais tellement approuvateur de leur maman », décident un beau matin de juillet 1959 de filer vers Fort-Mahon, heureux de découvrir qu'ils n'avaient besoin de personne pour les emmener à la mer, un aller-retour de 100 km ! Parfois accompagné de copains devant fournir de gros efforts pour suivre le tandem, Christian comprend rapidement la supériorité indiscutable de sa machine.

Une dizaine d'années plus tard, son épouse Martine devient son équipière. Suivent de nombreuses randonnées, à tandem bien sûr, puis à vélo et à nouveau à tandem pour enchaîner brevets fédéraux, montagnards, grandes randonnées dans le Nord - Pas-de-Calais, puis autour de Lyon, avant que le couple ne s'installe en Savoie.

Pourtant en 1992, Martine subit une opération du genou et est contrainte de délaissier le tandem pour la marche ; mais une nouvelle machine, avec des manivelles plus courtes, va sauver l'équipière. Depuis 2006, le tandem de Christian et Martine sillonne l'Europe en compagnie d'amis eux-aussi tandémistes. Suivons-les de Budapest à la mer Noire.



© Brigitte Morin

Le tandem de Martine et Christian entre Adamclisi et Cobadin, près de Constanta

Avec lui nous irons là-bas

En voyant doucement s'estomper à travers le hublot, les contours de ses méandres, nous savions que le Grand Fleuve nous invitait à poursuivre l'aventure... L'avion orange nous ramènerait à Budapest, nous en étions sûrs. Comme à chaque mois de mai, quand ont fondu les neiges de notre petit Canada⁽¹⁾, les deux tandems lorgnent vers leurs sacoches, impatients de répondre à l'appel de nouveaux horizons. En 2007, tombant sous le charme du jeune Danube et le regardant grandir au fil des jours, nous fîmes route ensemble jusqu'au cœur de la capitale hongroise. Alors que nous pédalions à son côté, il nous contait son histoire, lui, voyageur sans frontière, d'abord allemand, puis autrichien, slovaque, enfin hongrois, tour à tour bleu comme les uniformes de la Grande Armée⁽²⁾ se débattant dans ses flots impétueux qui submergeaient l'île Lobau, rouge du sang des soldats autrichiens tombés du côté de Wagram, vibrant du tumulte assourdissant des janissaires de « Soliman-le-Magnifique » aux portes de Vienne, mais aussi, témoin impuissant et navré des

crimes commis sur ses rives par les « croix fléchées⁽³⁾ » en 1944... Connaître la suite de ce roman, cela « coulait de source », c'est pourquoi un an plus tard, les tandems retrouvent « la Perle du Danube » gagnées par l'envie d'accompagner ce géant jusqu'à son delta et, avec lui, remonter le temps. Martine et Ch'kik chevauchent le tandem rouge, alias Mémère Roberte, tandis que Luigi, tandem bleu, emporte Brigitte et Phil. Ce sont deux Cannondale, équipés d'éclairage, garde-boue, porte-bagages, porte-sacoches, et chaussés de pneumatiques section 35, nécessitant peu de pression pour mieux absorber les irrégularités de la route. Notre « road book » est en allemand, il s'agit du volume « Donau-Radweg 4, Von Budapest zum Schwarzen Meer » quatrième d'une série dont nous avons testé l'efficacité des tomes précédents dans la première partie du voyage. Les étapes sont programmées et les chambres réservées jusqu'à Belgrade, où nous arriverons en fin de première semaine ; pour la suite, nous nous offrons la liberté de choisir nos points de chute, le seul impératif étant de nous trouver à Istanbul le 10 juin, date imprimée sur notre

billet de retour... Le choix d'Istanbul n'est pas un hasard, nous l'avons fait en apprenant que le Danube a une vie sous-marine ! Lorsqu'il débouche en mer Noire, il a une telle puissance qu'il s'y engouffre avec force et s'y dilue peu à peu, poursuivant sa route au-delà de Sulina, puis traverse le Bosphore dont l'eau a été analysée : il n'y a aucun doute, il s'agit bien du Danube qui a parcouru 700 kilomètres sous la mer, baignant la Corne d'Or et Istanbul, oui, Istanbul. Avec lui, nous irons là-bas !

- (1) Petit Canada : surnom donné au grand plateau nordique, dans le massif des Bauges, premier site français pour le ski de fond.
- (2) En 1809, les Autrichiens assistant au naufrage de centaines de soldats de la Grande Armée, se débattant dans les eaux du Danube en crue, auraient colporté la nouvelle jusqu'à Vienne en criant : « le Danube est bleu ! » ce qui serait à l'origine de cette fausse vérité mise en musique par Johann Strauss (le fils) et qui fit valser le monde entier.
- (3) Le parti fasciste des Croix Fléchées qui gouvernait la Hongrie en 1944, organisait régulièrement des rafles dans le ghetto, mitraillant hommes, femmes et enfants alignés nus sur le quai de Budapest. Certains ont survécu en plongeant dans les eaux glacées pour gagner l'autre rive.

Cinglantes retrouvailles

Jour 1 – mardi 20 mai :
de Gyömrő à Dunaföldvár
110 km (dénivelé 150 m)

En réservant à Alex Pansio, nous avons choisi de commencer notre périple sur une route de campagne, depuis la petite ville de Gyömrő, à 10 km à l'est de Budapest.

Après avoir délivré nos tandems de leur emballage « avion », et remis en place chaînes, pédales, selles et guidons, nous sommes prêts. Quatre claquements métalliques retentissent simultanément, suivis de quatre autres, donnant le signal du départ. En préambule, il nous faut pédaler toute la matinée sous la pluie avant d'atteindre Rackeve et y retrouver un bras du Danube, modeste ambassadeur envoyé à notre rencontre par « Duna » en personne. Cette approche d'une demi-journée, en guise de préliminaire à nos retrouvailles avec le Fleuve lui-même, nous donne le temps, au fil des kilomètres, de peaufiner les réglages, tels l'écartement des patins, la pression des pneus, les hauteurs de selles, en quelque sorte, nous préparer à ce grand rendez-vous, et retrouver les réflexes d'une conduite tellement différente avec notre chargement. La route est excellente, sauf dans les traversées de villes, où un semblant de piste cyclable nous est imposé, obligeant à zigzaguer

entre les obstacles, ornières et caniveaux. Voici Rackeve : l'église orthodoxe, séparée de son clocher bleu, a été construite au XVII^e siècle par les Serbes fuyant l'invasion ottomane. Nous sommes éblouis par la richesse des fresques byzantines qui illuminent un intérieur pourtant privé de vitraux. Un peu plus vers le centre-ville, un monument aux morts représente un soldat de la Guerre quatorze extirpant de son fourreau l'épée du Prince Arpad⁽⁴⁾. C'est un symbole fort du patriotisme hongrois. Parés de nos capes orange, nous quittons Rackeve en direction du sud pour enfin te découvrir, dans toute ta splendeur depuis cette digue herbue et détrempée. Les hautes herbes mouillées se couchent sous nos sacoches ventruées pour se détendre en sifflant et fouetter violemment nos jambes nues, rougies un peu plus à chaque pédalée. Après notre séparation, voilà un an, au pont des Chaînes, c'est ainsi que tu nous accueilles ! Est-ce pour nous punir d'une aussi longue absence ? Nous nous consolons en pensant : « Qui aime bien châtie bien ». Cette sanction est un vrai bonheur comparé à l'angoisse d'être renversés par un camion, semblable à ceux qui, suivis de leur tsunami, tout à l'heure nous frôlaient, phares allumés, sur la route droite, lisse et glissante, dont nous sommes rescapés. Nous subissons cette séance de flagellation pendant près d'une heure, jusqu'au grand pont qui enjambe le

Danube, à Dunaföldvár, où la blonde et athlétique Christina, entourée de ses chiens, nous remet les clés de nos appartements.

(4) Le Prince Arpad est le meneur des sept chefs Magyars fondateurs de la nation en 896. Il est la référence en matière de patriotisme.



Un soldat hongrois de la guerre de 14 extirpe de son fourreau l'épée du Prince Arpad, fondateur de la nation magyare



Paprika doux et vieilles dentelles

Jour 2 – mercredi 21 mai de Dunaföldvar à Pecs 142 km (dénivelé 770 m)

Nous jouons à cache-cache toute la matinée avec une famille de cyclistes allemands, deux jeunes garçons et leurs parents. Nous les doublons à la sortie de Dunaföldvar, ils nous rattrapent peu après lors d'un arrêt photo, et s'éloignent plus motivés que jamais. Cette course-poursuite de trente kilomètres prend fin sur le quai de Paks d'où ils regardent, essoufflés et déçus, s'éloigner le bac qui nous emmène vers Kalocsa. La capitale mondiale du paprika est aussi réputée pour ses broderies et ses dentelles. Au cœur de la ville, une statue de Franz Liszt, aux mains immenses, rappelle que le maître y composa ses « rhapsodies hongroises » et les interpréta à l'orgue de la Cathédrale. Après un rapide repas pris sur un banc, nous empruntons un autre bac où nous retrouvons nos cyclistes allemands : moins chanceux que nous avec les horaires, ils n'ont pas eu le temps de visiter Kalocsa et poursuivent leur voyage vers Mohacs. Quant à nous, cédant aux sirènes de Pecs, considérée comme une des plus belles villes de Hongrie, nous allons commettre notre première infidélité au Fleuve qui nous a pourtant attirés jusqu'ici sans jamais nous décevoir. Mais pour Pecs, nous ferons le détour et c'est là que nous dormirons ce soir, une chambre quadruple est retenue à l'Hôtel Agoston. Comme pénitence à cette traîtresse incartade, nous devons pédaler cinq heures durant sur une route très fréquentée, jalonnée de panneaux « interdit aux vélos » et émaillée de nombreuses côtes, longues et sévères. Ce soir, les compteurs accuseront 142 km pour 800 m de dénivelée positive.



Joueur d'échecs dans le parc Kalemegdan, à Belgrade



Les deux tandems font une pause avant Veliko Gradiste (Serbie)

Le choc de Mohacs

Jour 3 – vendredi 23 mai de Pecs (Hongrie) à Bilje (Croatie) 73 km (déniv 200 m) + train 50 km

Déambuler à travers la ville en poussant les tandems nous permet de voir un maximum de choses intéressantes : des innombrables fontaines à l'ancienne mosquée, à Pecs, l'influence ottomane est partout présente. La ville fut occupée cent cinquante ans par les Turcs, suite à la première bataille de Mohacs en 1526. C'est en ce lieu que nous retrouvons la route du Danube, à l'endroit même où la cavalerie de Louis II de Hongrie fut mise en pièces par les troupes de Soliman-le-Magnifique. Au cours de ce choc sanglant, le jeune roi, âgé de 19 ans périt noyé sous son cheval embourbé. Une statue haute de trois mètres représentant ce héros malheureux, commémore cette tragédie. Nous quittons le territoire hongrois au sud de Mohacs et découvrons les premiers villages croates, construits au creux des vallées. Pour passer de l'un à l'autre nous devons chaque fois gravir une côte assez raide. Il y a bien une piste toute plate qui longe le Danube mais il est formellement déconseillé de l'emprunter, surtout après la pluie, d'autant que s'en écarter de quelques mètres peut être mortel, le terrain n'étant pas totalement déminé depuis la dernière guerre (1999). Le soir, nous nous installons confortablement dans une grande maison avec jardin, à deux minutes à pied du meilleur restaurant de Bilje.

Des champs de mines au chant des violons

Jour 4 – vendredi 23 mai de Bilje (Croatie) à NoviSad (Serbie) 141 km (dénivelé 700 m)

Peu avant Osijek, de macabres « têtes de mort » signalant la présence possible de mines nous ordonnent de filer droit. L'EuroVélo6 est balisée par des panneaux bleus « Ruta Dunav », il ne s'agit pas d'une piste cyclable comme dans les pays précédents, mais plutôt d'une route secondaire à partager avec les voitures... Les stigmates de la guerre sont omniprésents, à Osijek des façades entières mitraillées ou criblées de tirs de roquettes témoignent de la violence des combats. À Vukovar, de nombreux bâtiments n'ont pas été reconstruits ni réparés, tel ce château d'eau, le célèbre « water-tower » qui tient lieu de mémorial.

Nous déjeunons en terrasse d'un restaurant au bord du fleuve. L'endroit semble idyllique, il y fait bon vivre. De l'autre côté, c'est la Serbie. Comment imaginer qu'il y a dix ans à peine, ici, c'était l'enfer ? Avant de quitter définitivement la Croatie, c'est dans un bar d'Ilok que nous échangeons nos derniers kunas contre une Karlovacko, la bière nationale, et partageons nos impressions de cyclo-voyageurs avec une routarde allemande, très chargée, qui prévoit de se rendre, comme nous, à Tulcea, dans le Delta. Partie de Munich, elle pédale depuis treize jours et n'est pas encore à mi-parcours. Sur la rive droite d'un Danube désormais 100 % serbe,

un paysan à bicyclette nous fait signe en souriant. Ducan, c'est son nom, demande d'où nous venons puis déclare fièrement : « Je connais deux Français : le Maréchal Foch et le Général De Gaulle ». Quelques photos pour immortaliser cette rencontre et en route pour Novi Sad. Deux heures de route. À peine venons-nous de nous arrêter devant un plan de la ville qu'un vététiste propose de nous guider jusqu'à notre hôtel. Cela nous a aussitôt rappelé notre arrivée à Budapest il y a un an, quand Miklos nous conduisit jusqu'à notre appartement, après un slalom à travers la ville. Le soir au restaurant Bela Lada, au pied d'un mur tapissé de 2 500 bouteilles, nous savourons notre première soirée serbe, charmés par les violons et les guitares d'un groupe gypsy qui jouera pour nous pendant tout le repas. Sofija est aux petits soins, elle nous apporte le dessert et attend nos réactions... Il est vrai que des nouilles en dessert, ça n'est pas courant ! La soirée se termine sur la Grand-place de Novi Sad : nous tentons de nous fondre dans une foule d'ados rassemblés autour d'un groupe de musique « métal » ou « hard rock », à ce niveau de décibels, la nuance est indétectable. Trahis par notre âge avancé et non titulaires du « laissez-passer » (tous ont en mains une bouteille de bière de deux litres), nous sommes vite repérés et ne tardons pas à rejoindre notre hôtel.

24 heures à Belgrade

Jour 5 – samedi 24 mai de Novi Sad à Belgrade 40 km (déniv 430 m) + train 60 km

Le programme de cette journée est lourd. Afin de ne rien louper de ce que nous avons prévu et d'entrer vivants dans Belgrade, dont la banlieue nous semble immense, nous n'excluons pas d'emprunter le train pour terminer l'étape, sachant que l'auberge de jeunesse fait face à la gare. Ce matin en moins de dix kilomètres, nous découvrons deux sites incontournables : la citadelle de Petrovaradin, haut lieu de la résistance contre les Turcs puis fer de lance de la sublime porte dans ses marches sur Vienne, et Sremski Karlovci, autrefois Karlowitz, dont les cinq clochers surgissent ensemble au sortir d'un lacet. Nous autres Savoyards, sommes fiers des coups d'éclat du prince Eugène de Savoie, dont Louis XIV fut mal inspiré de refuser les services et qui devint le meilleur général de l'armée autrichienne. Nous l'avions déjà rencontré à Vienne et à Budapest, où il est reconnu comme le sauveur de l'occident contre toutes les tentatives d'invasions ottomanes dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Cette fois, grâce à lui, les Habsbourg ont frappé fort en contraignant les Turcs à signer ici, en 1699, la Paix de Karlowitz, qui repoussa plus au sud la frontière de l'Empire austro-hongrois, comme jamais elle ne le fut. Elle abrite la plus ancienne école orthodoxe du monde après Kiev. Un violent orage nous surprend au moment

de partir. Nous transpirons sous nos capes en gravissant la longue côte qui s'attaque au massif de Fruska Gora. Seize monastères orthodoxes, construits aux XV^e et XVI^e siècles, sont concentrés dans un espace de cinquante kilomètres de long sur dix kilomètres de large, le plus réputé est celui de Krusedol. Très bien conservées à l'intérieur, patinées à l'extérieur, les fresques sont l'œuvre d'artistes de grand talent et non de moines s'improvisant peintres pour la circonstance. Quittant Krusedol, nous écrasons les pédales pour attraper, en gare de Beska, le train de 12 h 38 pour Belgrade. Pari réussi, heureusement, entrer dans Belgrade en tandem nous semblait très risqué. Bien installés à l'auberge de jeunesse, les tandems en sécurité dans la cour, nous avons 24 heures pour visiter à pied la capitale serbe. Dans le parc Kalemegdan qui domine la ville, nous ne savons où donner de l'objectif : le célèbre « vainqueur de



Festival de danses folkloriques à Belgrade



La cathédrale orthodoxe Saint-Sava à Belgrade, en travaux depuis trois quarts de siècle, pourra accueillir 15 000 fidèles une fois achevée



Le Danube en fin d'après-midi à Novi Sad en Serbie

Belgrade », qui veille sur le Danube et la Sava, vole la vedette à un monument étonnant, dédié à notre pays ! Sur son socle est gravé : « Aimons la France comme elle nous a aimés » en remerciements de l'aide que la France apporta à la Serbie pendant la Guerre quatorze. Un bas-relief représente les poilus combattant aux côtés des soldats serbes.

Dans une ambiance détendue, les joueurs d'échecs s'affrontent sur fond d'accordéon. Le long des rues piétonnes, slalomant entre les marchands de glace, un courant nous emporte vers « les Champs Élysées » serbes où une surprise nous attend. Nous sommes le samedi 24 mai 2008, ce soir sera retransmis sur toutes les chaînes de télévision d'Europe, le Grand Prix Eurovision : pour cette occasion, un grand spectacle de danses folkloriques nous est offert. Des groupes de danseurs venant des quatre coins de la Serbie se succèdent, en costumes chaque fois plus chatoyants, et tirent un feu d'artifice de sauts et de pirouettes, mêlant romantisme et acrobatie, où éclate la diversité des danses traditionnelles de tout un pays.

Le « Petit futé » de la Serbie nous conseille de dîner au restaurant « ? », ainsi désigné depuis que le propriétaire de la taverne « à la cathédrale » fut prié par les instances religieuses de chercher un autre nom. A court d'idée, il esquaissa ce « ? » qui est resté. Devant le succès de cet établissement, un autre restaurant tout proche, appelé le « Queen ? » sème le doute et happe la clientèle qui se dirige, « Petit futé » en main vers le seul et vrai « ? » En ce samedi soir, la cathédrale est pleine à craquer, ce qui ne nous empêche pas d'y entrer, Lumix en mains, le temps d'en apercevoir l'immense iconostase. Aussitôt repérés par le pope adjoint qui se précipite, doigt pointé vers l'horrible panneau « photos interdites », nous sommes priés de sortir immédiatement. Résignés, nous ne savons pas à ce moment que nous reviendrons demain, pour filmer et photographier librement toutes les richesses de cette cathédrale.



À Belgrade, bas relief du monument « à la France » où poilus et soldats serbes combattent côte à côte

Une gare trop tôt
Jour 6 – dimanche 25 mai
de Belgrade à Pozarevac
17 km (déniv 30 m) + train 70 km

Aujourd'hui, en principe, pas de vélo, puisque ce matin nous continuons la visite de Belgrade, avant d'atteindre dans la soirée, Pozarevac par le train.

La construction de l'église Saint-Sava a commencé en 1935. Interrompue par la guerre puis suspendue sous Tito, les travaux n'ont repris qu'en 2001. Entièrement en marbre blanc, cet édifice pourra accueillir 15 000 fidèles, faisant de Saint-Sava l'église orthodoxe la plus grande du monde. En attendant la fin des travaux, les fidèles prient dans la petite église Saint-Marc toute proche, dont les murs sont entièrement couverts de fresques où domine un noir profond. Au bout des files d'attente, de simples chandeliers judicieusement placés, magnifient les icônes en les faisant danser, épiçant de sacré l'idolâtre baiser...

De grands immeubles de la capitale gardent leurs plaies ouvertes, pour ne pas oublier les bombardements acharnés de l'OTAN, en 1999. Au lieu des trois jours initialement prévus, il y eut vingt-cinq mille raids aériens étalés sur soixante-dix-huit jours, rien que sur Belgrade. Ayant apprécié le service et l'ambiance du restaurant « ? », récidiver nous portera chance : à peine installés en terrasse, les violons nous appellent sur le parvis d'en face. Un mariage à la cathédrale, voilà un bon prétexte pour, nous mêlant aux invités, voir et photographier de près ce qui nous était interdit hier.

Sortant de Belgrade comme nous y étions entrés, nous n'aurons qu'une minute pour descendre du train à Pozarevac, avec les tandems et les sacoches. Il nous faut compter treize arrêts avant de nous préparer à descendre ou peut-être sauter, car les quais de Serbie font rarement la longueur du train. Le contrôleur, voyant les tandems l'un sur

l'autre, attachés aux portes arrière avec des courroies de cale-pied calcule et encaisse le supplément. Perturbés, nous nous trompons dans le décompte des arrêts. En passant près d'un pont sur lequel est inscrit : « POZAREVAC », nous libérons les tandems, empoignons les sacoches et ouvrons la portière, il n'y a pas de quai. Au moment où le convoi s'immobilise, nous « balançons » sur la voie, les quatre casques, les deux tandems et leurs dix sacoches et nous sautons du train qui repart aussitôt. Nous approchant de la gare, nous en lisons le nom « MALA KRASNA ». Descendus une gare trop tôt, nous offrons aux habitants du quartier une séance de strip-tease, le temps d'enfiler nos tenues cyclistes. En enfourchant nos tandems pour ces dix-sept kilomètres, nous prenons le départ de l'étape la plus courte de notre voyage, mais réalisons que c'est aussi le commencement de l'aventure, puisque pour la première fois, nous ignorons où nous passerons la nuit, la prochaine chambre retenue est pour le 6 juin, c'est dans deux semaines, et c'est à Istanbul. En cas d'infortune, hôtels complets, pas de gîte, pas de chambre chez l'habitant, pas de grange pour nous abriter, nous fouillerons les sacoches et brandirons le joker. Comme à chaque voyage, pour nous rassurer et pédaler en toute sérénité, nous transportons la tente et tout le matériel de camping. Si nous avons apprécié les nuits sous la toile lors de notre tour de Sardaigne en 2006, ce ne fut pas le cas l'année suivante, où, curieux de tenter l'expérience d'une « aventure dans la paille » dès la première nuit, en Suisse, et corrompus par le confort des « Zimmer » allemandes et autrichiennes le long de la Donau, les tentes ne quittèrent point nos sacoches. La nuit tombe sur Pozarevac lorsque nous nous installons au Dunav Hôtel, établissement austère et froid, vestige d'une époque révolue, dont les étoiles ternies, vacillant sous le néon blafard, se cramponnent encore au marbre stalinien.



Nous croyons descendre à Pozarevac, mais nous débarquons une gare trop tôt, à Mala Krasna (Serbie)



Le Danube peu après Donji Milanovac

Les Portes de Fer
Jour 7 – lundi 26 mai
de Pozarevac à Donji Milanovac
116 km (dénivelé 650 m)

À la sortie de Pozarevac, il nous faut choisir entre deux itinéraires : l'option roumaine, par Ram, où le bac nous emmènerait rive gauche, et l'option serbe, qui pique vers Velikogradiste et la rive droite. Cette dernière l'emporte pour deux raisons : la rive gauche très escarpée ne semble pas convenir aux tandems chargés, et la rive droite a un atout majeur, elle abrite la forteresse de Golubac. Nos amis du Paris-Pékin, passés ici-même il y a deux mois, reconnaîtront que sa traversée fut un des moments forts de ce raid, comme en témoignent leurs récits, photos et vidéos.

À partir de Velikogradiste, inconsciemment mon regard se porte au loin, un peu à droite. Nous sommes encore loin de Golubac mais j'espère à chaque seconde voir se détacher une silhouette, comme lorsqu'enfant, scrutant l'horizon vide de la baie du Couesnon, je guettais l'instant où l'imposante pyramide

jaillirait des sables, trouant le ciel de sa flèche acérée, le Mont-Saint-Michel !

En attendant ce grand moment, mille pensées me hantent, sans doute le fantôme de Soliman qui rôde. Le vainqueur de Mohacs était aussi un poète, ami des Arts et des Lettres, il aimait passionnément le Grand Fleuve, qui l'a par quatre fois conduit, lui et ses janissaires, fanfare en tête, sur les terres des Habsbourg, jusqu'à Belgrade d'abord, puis Buda, enfin aux portes de Vienne. Pourquoi, au soir de chaque bataille, ayant décimé les armées de Louis II et fait trembler Charles Quint, reprit-il la route en sens inverse jusqu'à Constantinople, pour revenir ensuite, remontant chaque fois un peu plus loin le Danube et enfin mourir en Hongrie ? Nous sommes bien sur les traces du plus grand des sultans, il a vu et aimé le décor qui nous entoure aujourd'hui.

Mais le fleuve devient plus large, presque trois kilomètres par endroits, il ressemble à un lac. Pourtant le premier barrage, celui de Sip, est encore à plus de cent kilomètres. C'est



La forteresse de Golubac en Serbie, construite par les Hongrois, mais aussitôt prise et agrandie par les Turcs

maintenant : la forme se dessine au loin, à plus de dix kilomètres... À l'entrée de Golubac-village, nous stoppons net devant une magnifique façade fleurie de roses. L'auteur de ce chef-d'œuvre ne tarde pas à nous saluer, ôtant d'un geste ample, théâtral, le vilain tablier qui ne saurait apparaître sur la photo. Chaque jour est fait de dizaines de rencontres, souvent très brèves, parfois moins, mais toujours riches en émotion et qui ne peuvent se produire qu'en voyageant à vélo !

La forteresse nous attend, elle nous attendra encore le temps pour nous de déjeuner, installés à la terrasse d'un café d'où nous pouvons la contempler, comme pour l'appivoiser avant d'y entrer avec nos tandems. Comme d'habitude, nous commandons un jus de fruit et trois bières. Ici en Serbie, c'est le pays de la Selen Pivo, reconnaissable à un cerf sur l'étiquette. Avec l'accord du patron, nous sortons des sacoches les victuailles achetées ce matin. Quelle surprise de voir arriver en même temps que nos boissons, quatre assiettes avec couverts et serviettes en papier, une gentille attention à laquelle on ne nous a pas habitués en France...

En franchissant la porte de la forteresse de Golubac, nous entrons de plain-pied dans l'histoire de l'Empire ottoman. Édifiée par les Hongrois au XIV^e siècle pour se protéger des invasions, elle fut aussitôt prise par les Serbes pour passer définitivement aux mains des Turcs qui en firent leur tête de pont, escale idéale pour leurs conquêtes futures. Depuis la construction du barrage, terminée en 1972, le niveau s'est élevé de 35 mètres et l'édifice est partiellement immergé, particulièrement la tour basse polygonale, construite par les Turcs, si gigantesque qu'elle pouvait accueillir plus de cent vaisseaux de guerre.

Silence de mort. Le fleuve poursuit sa route tranquille. Il sait. Il sait et n'oublie pas le vacarme des combats sanglants. Que de cadavres de Serbes, de Hongrois, d'Autrichiens et de Turcs a-t-il charriés, grondant dans l'étroit



Le jour du grand départ : les tandemistes devant la pension « Alex Panzio » à Gyömrő près de Budapest

défilé, frappant ses eaux tumultueuses contre les parois des Carpates et des Balkans. Combien de navires a-t-il fracassés, qui tentaient de franchir les portes de fer ? Maintenant assagi, plus majestueux que jamais, il est devenu notre compagnon et nous le suivrons jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il se perde en mer Noire...

La route est une succession de tunnels alternant avec de sévères raidards d'au moins 10 %. Le plus long des vingt et un tunnels nous plonge dans l'obscurité sur près de 400 mètres. Pour résumer cette grande journée de sport, les pilotes auront à choisir entre « plein phare » et « tout à gauche ». Le pilote, dans le jargon du microcosme tandéristique, c'est celui qui est aux commandes de cette bicyclette à deux places tandis que le coéquipier (le plus souvent coéquipière) encore appelé copilote, ou « stocker », prend place à l'arrière. La dénomination « passagère » est à proscrire, laissant entendre que madame ne pédale pas, elle est plutôt réservée aux « deux-roues » motorisés.

Pour tordre le cou à une idée « mal reçue », précisons que sur nos tandems de randonnée, contrairement à ceux conçus pour la compétition, la selle du stocker est très reculée ce qui permet à la coéquipière de voir bien plus loin que le dos de son pilote. Pendant que ce dernier scrute le bitume, s'il y a, contourne les nids-de-poule, évite trous et ornières, calcule la trajectoire, surfe sur les gravillons, elle, regarde à droite, à gauche, et tout en pédalant, filme et photographie, pour, le soir venu, montrer au pilote ce qu'elle a vu et qu'il aurait pu voir, s'il s'était assis à l'arrière. Ce raccourci est très schématique mais explique les nombreux arrêts consacrés à la seule contemplation. Numérotés de 21 à 1, les panneaux d'entrée des tunnels ne seraient-ils pas le palmarès des tableaux qui nous éblouissent un peu plus à chaque sortie ? Voici le dernier tunnel, le n° 1, mais je ne sais pourquoi, je lis : « and the winner is » J'ai hâte de voir la lumière en même temps que le lauréat, heureux élu des nominés pour le meilleur décor de cette « nuit des Trajan⁽⁵⁾ ». Nous nous garons sur le côté gauche de la route et vérifions que le Danube est bien là, superbe. Il est coiffé de gros nuages sombres qui lui donnent un reflet métallique, quelques arbustes en premier plan facilitent le cadrage.

Un peu plus haut sur la droite, je vois au loin, une rangée de paysannes en fichu, au moins dix, courbées sur leur outil ; alors que je m'en approche, elles se redressent un instant pour me saluer en souriant. Au même moment, un cycliste très chargé nous fait un petit signe en passant, accompagné d'un « guten Abend ». Nous le doublons dans la côte suivante, il monte à pied, poussant péniblement son vélo chargé comme un tandem.

(5) Petite allusion à la remise des « Césars » : Trajan fut aux Daces ce que César fut aux Gaulois. Nous le retrouverons plus tard.



Écoliers de Rosiori de Vede, lors du festival régional de danses traditionnelles roumaines interclasses

À Donji Milanovac, les compteurs indiquent 116 km, nous décidons de faire étape dans cette petite localité. Un seul hôtel, dominant la vallée, le « Lepenski vir ». Avec sa sale côte à 15 % et ses chambres à 80 euros, non négociable, nous redescendons dans le village et mettons au point une nouvelle technique. Installés en terrasse, nous commandons une bière et demandons où nous pourrions dormir, ailleurs qu'à l'hôtel. Le temps de boire nos bières, format un demi-litre, les téléphones portables ont bien fonctionné et deux personnes se présentent, proposant leurs services. Une maison complète pour nous quatre, avec cerisiers et vue sur le Danube, le tout pour 30 euros, marché conclu.

Le soir au restaurant nous retrouvons Helmut, notre cyclotouriste allemand. À le voir se régaler, nous commandons le même plat que lui, spécialité serbe accompagnée d'un excellent pain.

Décébale, Roi des Daces

Jour 8 – mardi 27 mai
de Donji Milanovac à Negotin 120 km
(dénivelé 700 m)

Départ matinal pour notre dernière étape serbe. Au petit-déjeuner : choix de viennoiseries, étonnants pains au chocolat « surprise », fourrés d'une saucisse calibre magnum !

À la sortie du défilé de Kazan⁽⁶⁾, étroit passage de 135 m entre Carpates et Balkans, Décébale surveille la rive serbe.

En l'an 107, après cinq années de résistance acharnée face aux légions romaines, le Roi des Daces préféra se suicider plutôt que déposer les armes aux pieds de Trajan. Décébale veut dire : « aussi fort que dix hommes », une bonne raison d'attraper la grosse tête. La sienne, haute de quarante mètres, fut taillée dans la falaise roumaine dans les années 1990.

Quelques centaines de mètres en aval, nous n'en croyons pas nos yeux, apparaît le monastère de Mraconia, que nous pensions avoir raté hier à cause des tunnels, le guide nous signalait ce sanctuaire 25 km après Golubac. Magie du numérique, nous vérifions aussitôt sur l'écran qu'il ne s'agit pas d'un fantôme mais bien d'une erreur dans le guide.

Nous voici devant le fameux barrage des portes de fer. Portile de fier, pour les Roumains, Djerdap pour les Serbes, sa puissance est de 2 100 Mégawatts, le plaçant au 6^e rang mondial, le premier en Europe. Le traverser, nous conduirait en Roumanie, mais, tentés par l'option serbo-bulgare, nous nous démarquons du guide et ne quitterons la rive droite que demain, ayant prévu d'emprunter, à Vidin, le bac pour Calafat. Installés sous les parasols verts de cette petite place de Negotin, nous nous laissons



Statue de Décébale, le Vercingétorix dace, de 40 mètres de hauteur, taillé dans la falaise sur la rive roumaine

dire que la « pension Micky » a bonne réputation.

Pour notre dernier repas en Serbie, Micky nous conduit dans une kafana, cachée au fond d'une impasse, où l'on nous sert des plats copieux, serbement épicés, arrosés d'un excellent vin blanc du pays pour conclure avec une décapante « slivovitz », alcool de prune titrant 40°.

Rive droite-Rive gauche

Jour 9 – mercredi 28 mai
de Negotin (Serbie) à Craïova (Roumanie)
via Vidin (Bulgarie)
56 km (déniv 250 m) + train 80 km

Le petit-déjeuner pris avec nos collègues néerlandais devra nous permettre de franchir deux frontières sans ravitaillement. Partis de Serbie vers 8 heures, nous croiserons les premières charrettes bulgares à 9 heures, tenterons de décrypter les panneaux en cyrillique désormais non sous-titré, et quitterons le **дунав** (Danav) pour la Dunarea⁽⁷⁾ vers 13 heures. Entre-temps, à **Видин** (VIDIN) passage oblige au bureau de change, visite éclair d'une église orthodoxe et détour par le fort de Baba Vida dont l'histoire se confond avec vingt siècles de guerre, de sièges interminables, de massacres épouvantables. Construite au bord du fleuve, sur des bases romaines, elle est renforcée sous Byzance et occupée par les Turcs bien avant la prise de Constantinople. Des jeunes gens sveltes et bronzés s'évertuent à transformer le chemin de ronde en plongeur, nous invitant à la baignade, mais, le bac n'attend pas... En principe, car cette fois, nous abandonnons Brigitte à la petite boutique du port, sa mission est de nous rapporter des boissons pendant que nous nous occupons d'embarquer les tandems. Immédiatement, les câbles claquent, les treuils s'emballent et le pont du ferry remonte déjà, mais Brigitte n'est toujours pas là. Comment expliquer aux hommes qui s'activent ici qu'il faut attendre encore un peu ? Les camionneurs bulgares se rangent du côté des mariniers, refusant de retarder le départ à cause de nous. Martine est montée sur le pont et ralentit la manœuvre en pointant le doigt en direction de Brigitte qui arrive en courant, les bras chargés de bouteilles. Ouf, nous sommes tous là, en route pour la Roumanie, à seulement quinze minutes de ferry (Calafat se trouve presque face à Vidin, nous devons remonter légèrement le fleuve sur deux kilomètres).

C'est au niveau de Calafat qu'il s'infléchit et trace maintenant sa route plein est. Une

(7) Danubius pour les Romains, le fleuve se nomme tour à tour : Donau en Allemagne et en Autriche, Dunaj en Slovaquie et en Ukraine, Duna en Hongrie, Dunav en Croatie, Serbie et Bulgarie, Dunarea en Roumanie. Entre Ramet Siliștra, sur 600 km, la rive gauche roumaine est baignée par la Dunarea, alors que l'autre rive d'abord serbe, puis bulgare, borde le Danav.

variante proposée par le guide est adoptée à l'unanimité : les deux cents kilomètres qui suivent ne présentant pas grand intérêt, peuvent être parcourus en train. Ce trajet nous permettra d'économiser un jour complet, la route pour Tulcea est encore loin, et nous utiliserons cette journée gagnée pour passer un peu plus de temps dans le delta ou à Istanbul.

Les axes ferroviaires ne longeant pas le fleuve, nous devons gagner Craïova et de là, choisir notre destination, la ville où nous retrouverons le Danube, Corabia, Turnu Magurele ou Zimnicea. Nous optons pour Corabia. Notre train est un « personal », sorte d'omnibus, très lent qui s'arrête toutes les cinq minutes, à chaque gare, mais aussi entre les gares, partout où il peut prendre ou déposer des voyageurs. Nous apprécions néanmoins ce voyage hors du temps. Dans le fourgon où sont remis les tandems, la chaleur est étouffante. La porte coulissante est grand ouverte et nous prenons le frais assis à même le plancher, les jambes pendant au dehors. Nous regardons défiler les champs de blé, de tournesol et de pommes de terre, et plaisantons avec les voyageurs roumains... Puis des vignes à perte de vue, c'est « le domaine du roi » planté de cépages venant de France. Même le contrôleur est très gentil, il nous délivre nos billets pour Corabia, nous expliquant qu'il y aura un changement à Craïova, et que nous arriverons à destination avant 20 heures. Sur le coup, nous l'avons cru. En gare de Craïova, personne ne peut nous indiquer où est la correspondance pour Corabia. Au guichet, on nous apprend que le premier train pour Corabia est pour demain. Coincés à Craïova, refusant de perdre notre avance : nous décidons de prendre nos billets pour Zimnicea et de passer la nuit ici. Pris de court, nous négocions une suite à l'hôtel Europeca, un quatre étoiles. En découvrant l'unique lit de ce spacieux appartement, nous tirons à la courte paille quel sera le couple gagnant. Après cette rapide « distribution des lits », nous partons en quête d'une taverne. Un air de violon nous attire jusqu'au fond d'une cour mal éclairée où nous dégusterons notre première « tochtură » viande de bœuf et poulet recouverte de polenta, œufs, fromage, crème, sauce tomate et ail, le tout savamment épicé, plat énergétique et délicieux.

Il y a un changement à Rosiori de Vede

Jour 10 – jeudi 29 mai
de Craïova à Zimnicea-
5 km + train 170 km

La ligne Craïova-Zimnicea n'est pas directe, il y a un changement à Rosiori de Vede. En descendant du train, nous remarquons que le vent d'est a fait chuter la température. Vêtus de nos gore-tex, nous descendons en tandem la rue principale de cette petite ville,

nous avons deux heures devant nous. Des enfants en costumes de fête se préparent à sortir d'une cour d'école. Au moment où nous nous arrêtons, une des maîtresses, Nina, vient vers nous et engage le dialogue. Ravis de pouvoir s'exprimer en français, d'autres maîtres la rejoignent, bientôt suivis de quelques élèves qui nous demandent comment sont la Tour Eiffel, Paris, la France. Intrigués par notre façon de voyager, ils examinent nos tandems sous tous les angles. Un courant de sympathie s'installe, qui nous encourage à filmer et photographier tous ces enfants souriants, rayonnant dans leur habit de lumière. Nina nous explique qu'un concours de danses traditionnelles interclasses clôture l'année scolaire. À l'issue de ces danses, une coupe sera attribuée. Honorés et confus, nous apprenons que nous sommes invités à cette représentation : Nina nous place au cœur du cortège, nous confiant une pancarte avec le nom de la province représentée par le groupe qui nous suit. Nous défilons ainsi dans les rues de Rosiori de Vede entre les enfants qui chantent et dansent au



son de l'accordéon. Arrivés à destination, en signe de bienvenue, et conformément aux traditions, nous devons manger notre part de brioche trempée dans du sel. Les habitués en prennent peu, mais nous qui ignorons cette coutume, ne lésinons pas et recouvrons notre brioche d'une épaisse couche de ce que nous avons pris pour du sucre ! Nos amis roumains en rient encore. Dans l'assistance, il n'y a que les maîtres, les maîtresses et un jury neutre pour attribuer les notes aux différents groupes concurrents. On nous place exactement au centre du jury, le spectacle peut commencer. La première danse est un pastiche d'une scène de moisson, les garçons en gilet noir ont en main un bâton censé représenter un outil agricole, faux ou faucille, tout en dansant, ils reproduisent les gestes ancestraux du travail des champs, les filles en chemisier blanc et tablier rouge, exhibent fièrement leurs blonds cheveux mêlés aux épis dorés de blé ou d'orge. La danse, assez lente au début, s'accélère et les garçons virevoltent avec une grande légèreté, puis dans un rythme effréné se jettent au sol en arrière et, en appui sur les pieds et les mains, sautillent avant de se retourner complètement à 360 degrés, dans une figure plus proche de l'acrobatie que de la danse. Enivrés par une musique si nostalgique qui anime pour nous des couleurs tellement éblouissantes, nous sommes en train de tomber amoureux de ce pays.

Ayant béni les « chemins de fer roumains » de nous avoir offerts deux heures de pur bonheur, fait de rencontres magnifiques et inoubliables, nous les maudissons maintenant de nous rappeler l'heure de notre train pour Zimnicea, que nous ne pouvons louper. Nos amis roumains refusent de nous laisser partir sans prendre une collation, le buffet est dressé dans une des salles et nous partageons avec eux nos dernières minutes à Rosiori. Dans le train, nous ne nous parlons pas, encore bouleversés par ce que nous venons de vivre, nos regards se portent vers les scènes qui défilent, nouvelles et déjà familières, comme ce paysan affalé, endormi dans sa charrette que le cheval ramène à la maison. Non, un tracteur ne fait pas cela. 15 h 50, Zimnicea. Nous trouvons immédiatement un hôtel, et nous demandons trois chambres. Oui, trois chambres, car c'est aujourd'hui qu'un troisième tandem doit nous rejoindre. Nos amis Sylvie et Christian, alias Marco, (surnommé ainsi pour ses talents de grimpeur à vélo solo, rappelant le grand Marco Pantani) séduits par les récits de notre précédent périple, ont accepté de nous accompagner dans la dernière partie du voyage. La rencontre devait avoir lieu à Belgrade, mais les passeports n'étant pas prêts, c'est à Bucarest que commence leur aventure. Installés en terrasse, nous avons commandé les bières et attendons le convoi (ils transportent leurs bagages dans une petite remorque mono-roue de type « bob ») en provenance de Turnu Magurele. Nous nous retrouvons tous les six dans un petit resto pour fêter nos retrouvailles.

**Dunarea le matin,
Dunav l'après-midi**
*Jour 11 – vendredi 30 mai
de Zimnicea (Roumanie) à Tutrakan
(Bulgarie)
145 km (dénivelé 460 m)*

Nous quittons l'hôtel vers 7 heures sans même prendre un café et roulons une bonne demi-heure avant de faire quelques courses dans une petite épicerie. La commerçante nous ouvre son jardin et nous invite à prendre notre petit-déjeuner, bien installés autour d'une table. Au moment de reprendre la route, un petit attroupelement s'est formé autour des tandems, les voisins accourent pour être sur la photo. Nous croisons très peu de voitures, toutes des R12 ou leurs copies conformes de chez Dacia, quelques camions, mais surtout des charrettes. Tirées le plus souvent par un cheval, parfois un âne, plus rarement un bœuf, cabriolets transportant des familles entières ou utilitaires débordant de fourrages, en tout cas, le style de conduite est dicté par l'âge du cocher. Ceux d'âge mûr marchent au pas alors que les jeunes, lancés au grand galop, mènent sportivement leur attelage, se délectant du crépitement des sabots sur le bitume.



Un couple de paysans roumains vers Giurgiu

Abandonnant la Dunarea, nous franchissons vers midi le fameux pont de Giurgiu, le seul entre la Roumanie et la Bulgarie. Pour le fleuve, c'est le premier depuis Sip, cinq cents kilomètres en amont. Face à Giurgiu, Ruse, la petite Vienne bulgare, nous attend pour un déjeuner en terrasse. Cette pause est la bienvenue après une demi-étape longue de quatre-vingts kilomètres et rendue assez éprouvante par un vent d'est défavorable. Tutrakan, est notre prochaine destination. La ville est bâtie sur une colline baignée par le Dunav. Nous descendons au bord du fleuve à la recherche d'un logement. L'adresse qui nous est donnée se situe dans la partie haute de Tutrakan, c'est une grande maison pas tout à fait terminée, mais très confortable. Après la douche, nous nous engouffrons à six dans un taxi pour descendre au restaurant, l'idée de remonter en tandem, de nuit, la côte gravie au terme d'une étape de 145 km, a été rejetée à l'unanimité. Le soleil disparaît bientôt derrière les collines roumaines, donnant au fleuve pour un instant seulement, d'incroyables reflets sang et or, et nous savourons la soupe froide au yaourt bulgare et concombres.



Notre première charrette bulgare, à Bregovo



Départ pour les travaux des champs, dans la région de Giurgiu en Roumanie

**Des amis
pas très catholiques**

*Jour 12 – samedi 31 mai
de Tutrakan (Bulgarie) à Baneasa
(Roumanie)
111 km (dénivelé 900 m)*

Un panneau discret indique un monastère orthodoxe, à trois kilomètres sur la droite. Au bout d'une petite route vallonnée, nous découvrons un bâtiment quelconque, ne méritant même pas une photo... C'est avec le recul que nous mesurons l'importance de notre détour. Je n'oublierai jamais... Nous nous apprêtons à rebrousser chemin quand apparut la dame en noir. Elle se tenait immobile, appuyée sur une canne, à l'entrée de son jardin de roses rouges. Quelques mèches argentées s'échappaient de l'austère toque de velours noir, accentuant le teint mat d'un visage empli de douceur. Son regard clair nous cloua sur place, nous invitant à laisser un instant nos tandems et partager avec elle, un peu de notre temps. Elle nous entraîna jusqu'à la chapelle au bout de l'allée bordée de rosiers et nous dévoila son univers, nous confiant une grande part d'elle-même, de sa vie faite de joies et de peines, et pria sa protégée, Vienetta, jeune trisomique qui l'assiste dans son rôle de « popesse », d'allumer un cierge pour notre voyage, le temps qu'elle nous chantât une prière. Chaque objet, chaque icône, chaque image qu'elle nous montra, semblait correspondre à un épisode de sa vie, qu'elle nous racontait, les yeux brillants d'émotion. Nous ne comprenions pas tout, les gestes et les regards traduisaient l'essentiel. Pour nous remercier de l'avoir écoutée, elle nous offrit une bouteille de vin bulgare, « Sofia ». Comprenant que c'était le jour de l'anniversaire de Philippe, elle courut chercher une autre bouteille qu'elle lui remit en mains propres. Sur le livre d'or qui s'ouvrit devant nous, je griffonnai quelques mots, dessinai les trois tandems et, très grossièrement, notre itinéraire. Puis nous nous quittâmes, sans oublier l'inévitable photo de groupe, qui marque toujours un moment privilégié, preuve de notre rencontre ou passage sur un lieu clé, comme un coup de tampon sur un passeport, et qui remplace souvent d'interminables embrassades, où tout le monde pleure à la fin. Nous ne sommes jamais naturels sur les photos de groupe, mais au contraire, un tantinet guindés, c'est ce qui leur donne un air officiel, sans lequel elles n'auraient pas leur place dans l'album ou sur le buffet de la salle à manger. Elle s'appelle Johanna et a changé notre regard sur l'église orthodoxe, dont les représentants rencontrés jusqu'alors étaient, il faut bien le dire, d'horribles barbus à l'air autoritaire, exclusivement

préoccupés à traquer bras nus ou mollets poilus et nous jeter hors des saints lieux, nous et nos caméras. À midi, nous déjeunons à Silistra, et allons pour la première fois depuis trois jours, passer une frontière sans changer de rive. C'est en effet après cette dernière ville bulgare que le fleuve devient cent pour cent roumain. Il lui reste à peine quatre cents kilomètres à parcourir, dont six cents mètres (je dis bien mètres) de frontière avec la Moldavie et soixante kilomètres avec l'Ukraine, toutefois, après Tulcea, le Danube se partagera en trois bras principaux, le plus au nord continuera à baigner ce pays sur quatre-vingts kilomètres. Nos routes se confondent jusqu'au monastère de Dervent, après quoi, le fleuve oblique vers le nord, choisissant de musarder encore un peu, s'offrant un détour de trois cents kilomètres avant de s'évanouir en mer Noire, pourtant à moins de cent kilomètres à vol d'oiseau, ou par le canal creusé sous Ceaucescu. Notre itinéraire prévoit de visiter d'abord Constanta, tout proche, pour ensuite retrouver le Danube, à Tulcea où il s'éclate en un delta grand comme cinq fois la Camargue, il nous prendra dans ses bras et nous nous dirons adieu. Le monastère de Dervent se mérite, il faut pour y accéder, gravir quelques belles côtes, pas très longues mais raides, bien conformes aux chevrons dessinés sur nos cartes. Nous retiendrons surtout la beauté des jardins entourant l'abbatiale, réputés pour la grande variété de leurs roses. À l'entrée de Baneasa, les compteurs affichent cent onze kilomètres. Nous décidons de nous y arrêter. On nous propose deux hôtels : l'un se trouve à quarante kilomètres, vers Constanta, l'autre n'est qu'à seize kilomètres, mais il faut revenir sur nos pas, ce qui est hors de question. Un jeune homme du village, désireux de nous rendre service, va peut-être pouvoir nous dépanner, mais il n'aura la réponse que vers 21 heures. Ne pouvant compter sur cette option, nous devons absolument imaginer un plan B. Les colonnes du porche, couvertes d'incroyables couleurs vives, nous invitent à entrer faire quelques photos de l'église, tout en méditant sur notre situation, pas très brillante. L'intérieur est peint lui aussi de couleurs chatoyantes où le bleu domine. Un jeune homme en bermuda rouge engage le dialogue, d'abord en anglais, qu'il abandonne aussitôt pour nous commenter fresques et icônes dans un français impeccable. Au fil de la conversation, nous sommes étonnés d'apprendre que ce jeune homme imberbe et souriant, est le pope de cette église ! En prenant congé, il nous propose de nous héberger si notre rendez-vous de 21 heures n'aboutit pas. À 21 h 30, il nous ouvre sa porte et nous nous installons dans la maison familiale.



Monastère de Dervent, et ses roses remarquables (Roumanie)



Johanna, « la dame en noir » de Silistra (Bulgarie)



Jan, jeune pope de Baneasa (Roumanie)

– Voici ma femme, Anna, et notre fille Maria, elle a 3 ans.
 – Un pope a le droit de se marier ?
 – Dans notre église, c'est même une des conditions pour devenir pope ! Excusez mon français, je l'ai appris à l'école, c'est la première fois que je parle avec des vrais Français.
 – C'est parfait, vraiment parfait. Merci pour tout, nous ignorons où nous serions en ce moment si vous ne nous aviez pas accueillis.

– Vous allez dormir dans la salle à manger, on peut ouvrir le canapé... Mais d'abord, je vous montre la salle de bain.
 Puis Anna est arrivée avec des gâteaux et des crêpes, des fruits au sirop maison, cerises et abricots. Maria venait de déballer tous ses jouets quand elle s'écria : « Tati ! »

Que lui était-il arrivé à ce papa, qui remuait les lèvres, comme s'il voulait parler et produisait des sons bizarres qu'elle ne comprenait plus. Le papa pope prit sa petite Maria dans les bras et la rassura en lui parlant doucement, dans sa langue maternelle.
 Les trois femmes ont dormi sur le canapé déplié, les hommes par terre dans leur duvet.

Enfin la mer Noire

Jour 13 – dimanche 1^{er} juin de Baneasa à Constanta 100 km (dénivelé 800 m)

Anna et Jan nous auront choyés jusqu'au bout. La table est dressée dans la cour pour un vrai petit-déjeuner : fromage, yaourts, charcuterie, thé, café, et... confiture de roses maison, délicieuse.
 Nous rassemblons les sacoches près des



Un vigneron roumain, près de Giurgiu

tandems. Un jeune garçon, peut-être 12 ans, nous observe depuis un moment. Je le reconnais. Hier déjà, il était planté devant nos machines et les détaillait d'un air intrigué. Je devine dans son regard ce qu'il espère et n'ose demander... Je baisse la selle arrière de 10 cm et m'installe à l'avant du tandem, prêt à démarrer. Il a compris. Empoignant le guidon, il enfourche enfin ce drôle de vélo, lui Marian, le petit garçon de Baneasa, il traverse le marché de son village, slalomant au milieu des charrettes, des chevaux et des étals de fruits et légumes, acclamé par des rires et des « ho, Marian ». Il connaît tout le monde ici, et faisant équipe

avec lui, je me sens autant que lui, pour un court instant, un enfant du pays...

Jan est méconnaissable : il a revêtu sa tenue de pope, seul un discret col blanc égaie l'austère soutane noire. Photo solennelle devant l'église, adieu Anna, adieu Maria, adieu Jan.

À peine sortis du village, nous nous trouvons face à un véritable mur, dont les pavés disjoints compliquent l'ascension, et nous obligent à passer tout à gauche.

La route qui mène à Adamclisi traverse d'immenses champs de coquelicots. Dans ce village, une mosaïque de six mètres sur douze ainsi qu'un monumental mémorial, retracent les luttes de Décébale contre les légions de Trajan. Au centre de ce monument, construit au sommet d'une colline et visible à cent kilomètres à la ronde, l'Empereur Trajan prend des proportions démesurées.

Une fresque sculptée dans la pierre, telle une BD géante s'enroule autour de ce cylindre, vantant l'épopée victorieuse du glorieux civilisateur romain. Ce monument a été érigé en même temps que la célèbre colonne Trajan de Rome, en 113 de notre ère. L'un des motifs de cette colonne montre le Danube, personnifié en un vieux sage barbu, qui invite les légionnaires à le franchir, bousculant ainsi la seule frontière naturelle terrestre de l'Empire romain, trois mille kilomètres de la Gaule au Pont-Euxin.

Après une pizza prise sur le pouce à Cobadin, nous allons vivre la plus belle galère du voyage : les gros nuages noirs qui menaçaient ont tenu promesse et nous font payer la facture de dix jours de bonheur à pédaler au soleil sur des routes sèches et sûres. Il nous faut maintenant rouler dans une semi-obscure, sous une pluie battante rendant la route très glissante. Nos capes nous protègent bien mais m'empêchent de

voir dans le rétroviseur si les camions s'écartent ou pas en doublant. La route est boursoufflée sur les bords, un bourrelet déforme le bitume, courant parallèlement au bas côté, rendant « irroulable » la partie droite de la chaussée sur une largeur d'un mètre environ. Poser les roues dans cette zone, c'est la chute assurée. Ne sachant pas combien de temps durera cette pluie, nous ne pouvons nous permettre de nous arrêter, alors nous plaçons toute notre confiance dans l'accessoire qui fait que nous sommes encore en vie, notre écarteur de danger. Nous étions sceptiques quant à l'efficacité de ce petit bout de plastique, jusqu'à ce que nous le testions nous-mêmes et dûmes nous rendre à l'évidence, depuis que nous l'avons installé, les voitures et camions ralentissent avant de doubler et passent à un mètre ou plus, alors qu'avant, ils nous frôlaient dangereusement. Nous laissons suffisamment d'espace entre les tandems, pour permettre aux véhicules qui nous dépassent de se rabattre facilement ; malgré toutes ces précautions, nous poussons un ouf de soulagement en découvrant le panneau « Dunare-Marea Neagra » : la pluie a cessé, le revêtement est excellent, nous sommes en vie et Constanta n'est plus qu'à vingt kilomètres. Dans la soirée nous rendons visite au poète latin Ovide, exilé en l'an VIII après J.-C. pour d'obscures raisons, il passa les dix dernières années de sa vie loin de Rome, ici, à Constanta, autrefois Tomis, et y mourut de chagrin.



Le poète latin Ovide, exilé à Tomis Pont-Euxin (aujourd'hui Constanta, en Roumanie)

Nous sommes face à la mer Noire, près du casino baroque. Nos regards se perdent sur l'horizon, il n'y a plus de Danube, il n'y a plus de route, il n'y a plus rien. Comme toujours à la fin d'un voyage, des sentiments mêlés m'envahissent, bonheur d'avoir accompli quelque chose, amertume de voir s'arrêter une belle aventure. À cet instant, une réflexion me traverse l'esprit, qui me mettrait, tout comme Ovide, dans une grande tristesse, s'il n'y avait, comme une sorte de sursis à cette fin, les trois prochains jours dans le delta : « Tout ça pour ça »

Au cœur du Delta

Jour 14 – lundi 2 juin de Constanta à Crisan train 140 km + bateau 60 km

Tulcea, point de départ pour une visite du Delta, est à deux jours de tandem par le bord de mer ou à une demi-journée de train. De Tulcea, il nous faudra revenir à Constanta, où les correspondances pour Istanbul ne manquent pas, autocar, train, camion ? Aujourd'hui, le choix est simple, tandem à l'aller, train au retour, ou le contraire ?

L'expérience montre que nos tandems sont plus fiables et ponctuels que le train. En choisissant le train à l'aller, nous aurions le temps d'aviser en cas de problème, retard ou autre. Le temps du trajet retour en tandem étant connu avec certitude, nous pourrions respecter le planning plus facilement et arriver à la date prévue à Istanbul. Entre-temps, nous prévoyons de passer deux nuits dans le delta.

J'appelle Vlad, mon contact à Tulcea. Il nous attend à notre descente du train et déjeune avec nous. Il parle très bien le français, nous lui expliquons exactement ce que nous recherchons, de combien de temps nous disposons, quel est notre budget. Il nous remet une fiche avec notre adresse à Crisan, petit village de pêcheurs au cœur du Delta, sur le bras de Sulina.

Au débarcadère, une jeune femme brune surveille la passerelle. Elle est accompagnée de son fils qui servira d'interprète :

« Bonjour, je suis Luminita, Vlad m'a aver-

tie de votre arrivée, suivez-moi. J'espère que vous aimez le poisson. »
 Luminita vit avec ses fils et son mari, Sergueï, dans une coquette maison en bordure du bras de Sulina. Nous y passerons deux nuits.

À la recherche du Pélican frisé

Jour 15 – mardi 3 juin Cinq heures de barque le matin, 15 km de tandem l'après-midi

Hier soir, Luminita nous a régales de bons poissons grillés pêchés près d'ici. Ce matin, Sergueï est à la barre, le moteur tourne au ralenti et la barque glisse doucement sous les branches, le silence est rompu de temps à autre par un héron, une aigrette, un cormoran, qui surpris, décollent devant nous.

Nous naviguons dans un labyrinthe de bras très étroits qui se rejoignent, se séparent, nous mènent de lac en lac jusqu'à déboucher dans un autre immense, où, se confondant avec l'horizon, un trait noir, épais, et quelques taches blanches en pointillés, nous intriguent. Nous nous trouvons bientôt à moins de cent mètres d'un « banc » de cormorans par centaines escortant quelques couples de pélicans. Au moment où Sergueï remet les gaz, tout ce monde décolle dans un concert de croassements gutturaux et de jabetements rauques se mêlant au vacarme du moteur tournant à plein régime. Le delta est une réserve ornithologique classée au Patrimoine mondial de l'Unesco, on y a répertorié plus de trois cents espèces d'oiseaux. Hérons nocturnes, crabiers chevelus, goélands argentés et mouettes y abondent. Quelques colonies de pélicans frisés y font escale au cours de leur migration, nous n'en verrons pas, nous contentant du pélican blanc, oiseau de 3,50 mètres d'envergure, dont le décollage est un spectacle inoubliable. Un nuage de moustiques, tournant au-dessus de nos têtes, se détache sur le fond bleu. Leur mouvement paraît lent, et les insectes volent très espacés, cela nous trouble au point de demander l'avis de Sergueï : « Il s'agit d'une colonie de pélicans, peut-être une cinquantaine, volant très, très haut »

Le corollaire du théorème de Colucci⁽⁸⁾ est démontré. Un peu avant midi, à notre demande, Sergueï nous accorde une demi-heure pour explorer le village de Mila 23, ainsi nommé simplement parce qu'il se trouve à 23 miles de Sulina, point zéro du fleuve. Le Danube est le seul fleuve dont le point zéro se trouve à l'embouchure et non à la source. Mila 23 est un village de pêcheurs « lipovènes », descendants des vieux croyants russes qui, fuyant les persécutions de Pierre le Grand, au XVII^e siècle,

(8) Michel Colucci, plus connu sous le nom de Coluche, dans son sketch « l'histoire d'un mec » avait eu cette réflexion : « il était tellement petit que j'ai cru qu'il était loin »



Ce canal, creusé sous Ceausescu, permet aux eaux du Danube d'atteindre la mer Noire en moins de 100 km, alors que le fleuve a encore 300 km à parcourir !



Paysage du Delta du Danube

émigrèrent en Dobrogéa et dans le Delta, où ils bâtirent leurs maisons et leurs églises en bois. À cette heure du jour, nous ne rencontrons pas grand monde, seulement quelques enfants rentrant de l'école, un pêcheur en train de réparer sa barque, et quelques personnes passant le temps au café-épicerie du village.

De ces vieux pêcheurs barbus aux yeux clairs ne reste qu'un alignement de barques noires gisant sur le dos, comme des poissons morts. Nous apprendrons plus tard que ce peuple est en voie de disparition, les nouvelles générations préférant vivre en ville.

L'après-midi, nous sortons les tandems pour une courte excursion sur la piste bordée d'étangs, en direction de Caraorman (forêt noire en turc). Nous y verrons décoller des ibis noirs, quelques cigognes et des pélicans solitaires. En attendant le soir, nous passons un peu de temps dans le village, partageant la vie tranquille de ses habitants, rassemblés près des deux seuls commerces de Crisan, le bar, tenu par un grand gaillard basané, aux yeux bleu acier, de type ukrainien, et le « magazine », bazar épicerie, tenu par notre très discrète et très active Luminita.

- 1 La barque de sergueï glisse doucement sous les branches
- 2 Nous naviguons de lac en lac, jusqu'à déboucher dans un autre, immense
- 3 Écolier de Mila 23 - Delta du Danube (Roumanie)
- 4 Spectaculaire: le décollage d'un pélican blanc, immense oiseau de 3,50 m d'envergure
- 5 Un imbraglio d'étroites rivières qui musardent et se perdent enfin dans le bras de « Sulina »
- 6 Delta du Danube, région de Crisan : pélicans blancs et cormorans décollent bruyamment
- 7 Un héron, surpris, décolle devant nous



Baiser d'adieu

**Jour 16 – mercredi 4 juin
de Crisan à Jurilovca
55km + 60km de bateau**

Le bateau de 8 heures est un express, il nous reconduit à Tulcea en moins de quatre-vingt-dix minutes, écoutant ainsi notre baiser d'adieu. En quittant Tulcea, nous nous éloignerons définitivement du Danube, pour ne plus jamais le revoir. Ce retour à Constanta est déjà un autre voyage, notre impression eut été différente si nous avions parcouru ce chemin dans l'autre sens, comme indiqué dans le « Donau-Radweg 4 » mais il a fallu choisir. Nous nous accordons deux jours pour parcourir cent cinquante kilomètres, la route étant complètement défoncée, parfois non revêtue, nous devons souvent rouler dans le bas-côté, plus confortable. Les noms des villages traversés sont en cyrillique, les maisons sont bleues, les églises en bois, les barques noires sont alignées près de la lagune. Pas de doute, nous sommes toujours en pays lipovène. Le soir, à Jurilovca, nous avons la chance d'assister à l'office. Dans l'église orthodoxe, exceptés le pope et ses adjoints, il n'y a que des femmes. Toutes ont un cierge à la main, et la tête couverte d'un foulard. Le silence est glaçant, le recueillement tangible. Contre toute attente, pendant la prière, certaines se jettent en avant, s'allongent par terre ou s'agenouillent brutalement, un simple cousin amortissant la « chute ». Les popes qui officient ont l'air sombre, mais pas trop effrayants tant qu'ils restent à distance. Les voir venir dans ma direction à grandes enjambées me fait reculer d'un mètre, d'y penser j'en tremble encore. Je ne décèle dans leur regard aucune once de douceur, qu'ont-ils de commun avec Johanna et Jan ?

L'encensoir est passé tout près, ils repartent vers l'autel, j'ai eu très peur... Après l'office, ma curiosité me pousse jusqu'au cimetière. Je dois me frayer un passage entre les hautes herbes qui ont envahi les allées, recouvrant les tombes lipovènes dont les croix bleues se dressent vers le ciel devenu flamboyant. Je libère mon trop-plein d'émotion dans une rafale de clichés avant de rejoindre mes compagnons, en grande discussion avec une cyclote allemande, encore une, qui nous tuyaute utilement pour la suite de notre voyage : « À Constanta, allez sur la place du marché, vous trouverez l'autocar pour Istanbul, le trajet dure dix heures, vous pourrez charger vos tandems ». Voilà une information très intéressante, car avec le train, ce n'était pas gagné. La pension n'a plus que deux chambres libres. Comme nous sommes trois couples, en dormant par terre, Martine et ch'kik s'acquittent de leur dette de sommeil envers Phil et Brigitte. Ce soir, pour la première fois, installés sur le balcon de la pension, nous cuisinons sur le camping gaz, au moins nous ne l'aurons pas emmené pour rien.



1 Église orthodoxe de Jurilovca à l'heure de l'office réservé aux femmes

2 Femme de pêcheur à Crisan»

Retour à Constanta

Jour 17 – jeudi 5 juin
de Jurilovca à Constanta
90 km (dénivelé 420 m)

Dernier jour de vélo. Vingt kilomètres de piste avant de retrouver une assez bonne route qui longe de grandes étendues d'eau, lagunes et lacs immenses, et nous conduit sur une belle plage de sable fin avec tout ce qu'il faut pour fêter notre arrivée, parasols, Silva Negra, pour nous, aujourd'hui, la meilleure bière brune au monde. Après la baignade, la première en mer Noire, nous passons un peu de temps au restaurant, il doit nous rester moins de dix kilomètres à parcourir et tout sera terminé. Demain, nous préparerons les tandems, roue avant déposée et sanglée sur le cadre, pédales et chaînes démontées et mises sous blister, selles au ras des tubes, guidons tournés à 90°, pneus dégonflés, dérailleur AR bloqué, et nous les emmalerons. Le tout disparaîtra dans une housse, pour une petite mort. Les trois paquets seront empilés dans la soute d'un autocar.

Danubius, nous ne l'oublierons jamais

Constanta, vendredi 6 juin, 14 heures : l'autocar s'ébranle pour un voyage de onze heures. Avant de franchir la sublime porte, onze heures pour rêver aux mosquées qui nous attendent, au Bosphore et au Danube qui vit en lui, onze heures pour penser, les yeux mi-clos, aux moments forts, inoubliables, partagés avec vous, les Donau, Dunaj, Duna, Dunav, Dunarea, pourtant seul et unique Danubius de Marc Aurèle et de Trajan, qui nous fis connaître huit pays, sur les dix que tu baignes, refusant, dans un dernier sursaut, de nous livrer, avant de t'éteindre, la Moldavie et l'Ukraine, bien gardées sur ton flanc gauche.

La question récurrente, celle qui nous fut le plus souvent posée après ce voyage, surtout par d'autres adeptes du voyage itinérant, est celle-ci : « n'est-ce pas lassant de pédaler chaque jour dans le même décor, auprès du même fleuve, sur une route plate et forcément monotone, ne vous êtes-vous pas ennuyés ? »

Une partie de la réponse est donnée par un chiffre, celui du cumul de dénivelée positive : 7 000 m pour la seule partie Budapest-Constanta.

Pour le reste, nous n'avons qu'un conseil à donner, c'est : « allez-y vous-aussi ».

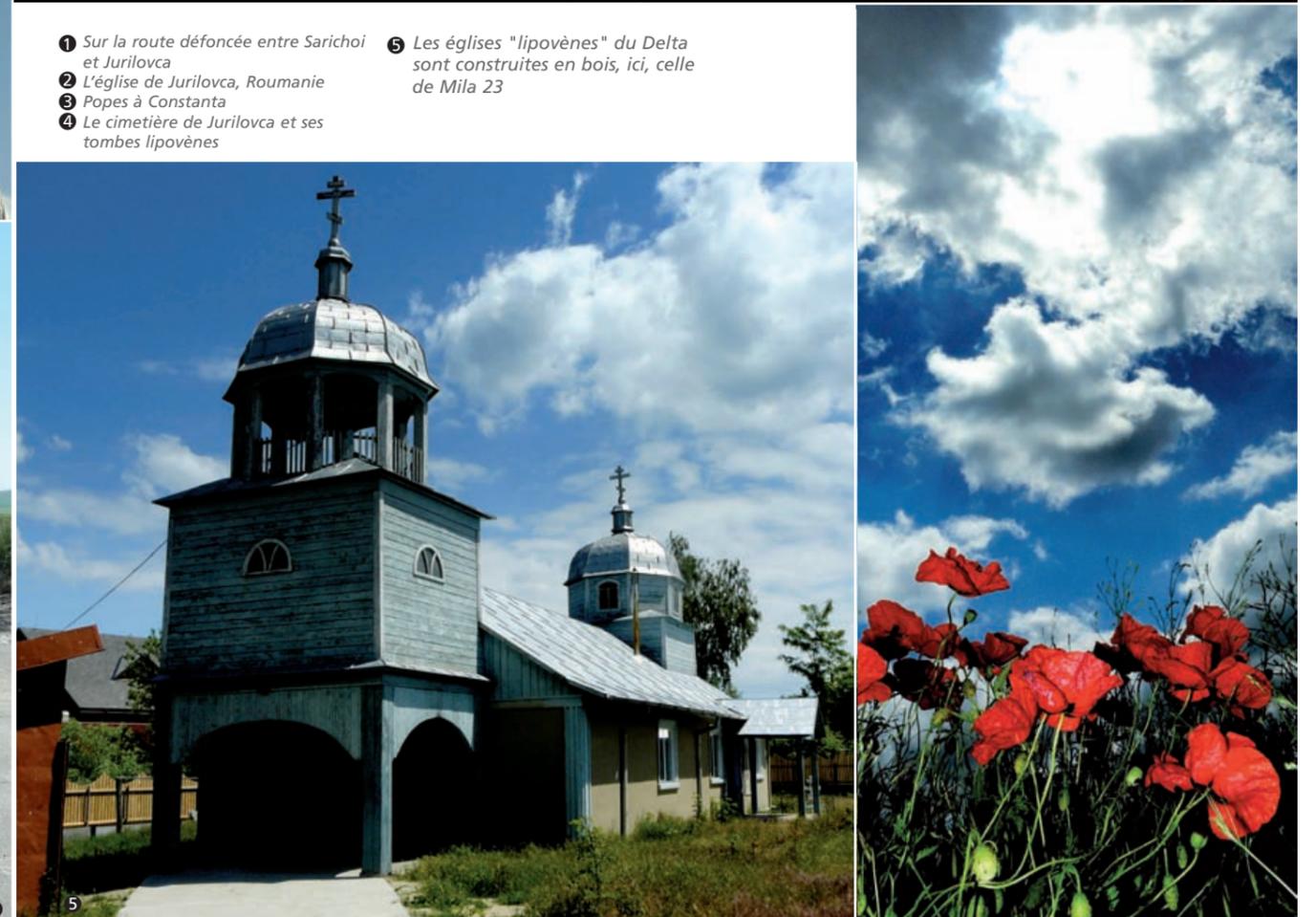
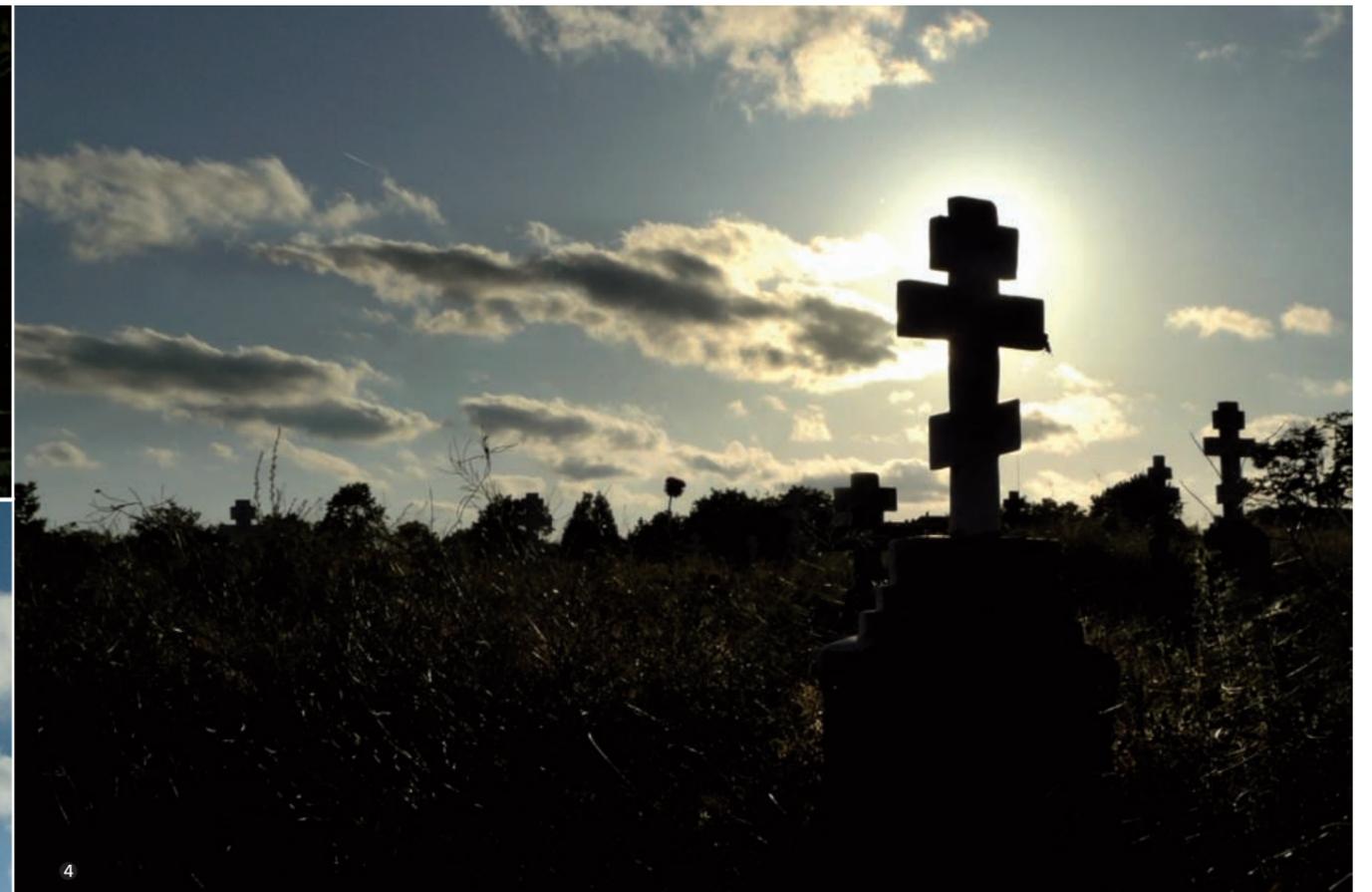
Pour nous, il y a une rupture dans notre vie de cyclotouriste, il y a l'avant Danube, et l'après Danube, il y a ce que le Fleuve a bien voulu nous montrer, tous ces stigmates que l'on découvre en passant, mais il y a aussi ce que l'on a appris, qui nous est dévoilé petit à petit, au prix de recherches, ou simplement par hasard. Dire qu'il nous a marqués autant qu'il a été marqué par l'Histoire est d'une grande banalité. Pourtant, chaque jour qui passe nous le fait aimer un peu plus et

même si nous continuons à vivre avec lui, par les photos, les films, les souvenirs, le temps nous manquera pour le découvrir totalement. L'expression aujourd'hui galvaudée « à chacun son Everest » n'a de sens, en général, qu'un seul instant, le dernier, celui où l'on atteint l'objectif, contrairement à ce que nous venons de vivre, chaque jour, chaque nuit, près de toi, jusqu'à la dernière minute où tout est fini et l'on se quitte groggy. Ton sang bleu s'est insinué dans nos veines, petit à petit, sournoisement. Et pour parvenir à tes fins, ta méthode était on ne peut mieux orchestrée.

Rappelle-toi ta timide déclaration sous l'orgue d'Anton Bruckner⁽⁹⁾ dans la chapelle de Saint-Florian, et notre marche triomphale, il y a un an, entre Ring et Prater : les haut-parleurs installés dans mes poches arrière jouaient gentiment les valse de Vienne, la musique de Johann est légère, c'était tout juste un flirt.

Puis Franz entreprit son harcèlement, à Esztergom, à Budapest, à Kalocsa, il ne nous lâcha plus et nous ensorcela avec ses rhapsodies. La nostalgie se dégageant des danses et chants serbes, à Belgrade nous troubla un peu plus, les violons tziganes et l'accordéon de Rosiori de Vede firent le reste. À Donaueschingen, notre premier rendez-vous, nous étions seulement deux couples de bons copains cherchant un prétexte pour leurs vacances. Nous t'avons choisi parce que tu connais la route. Tu as cousu entre nous, d'un fil bleu de trois mille kilomètres, une belle histoire d'amitié que rien ne pourra détricoter. ■

⁽⁹⁾ Anton Bruckner, compositeur autrichien, gisant sous son orgue de l'abbaye de Saint-Florian près de Linz. Vous reconnaîtrez ensuite Johann Strauss et Franz Liszt.



- 1 Sur la route défoncée entre Sarichoi et Jurilovca
- 2 L'église de Jurilovca, Roumanie
- 3 Popes à Constanta
- 4 Le cimetière de Jurilovca et ses tombes lipovènes
- 5 Les églises "lipovènes" du Delta sont construites en bois, ici, celle de Mila 23